

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

Le blanc a reconquis cette année la faveur des meilleurs jours. Nous connaissons, en ce moment, quelques élégantes jeunes femmes qui ne portent pour ainsi dire pas d'autres couleurs. Pour le matin, elles ont la robe à longue casaque de piqué blanc ; pour les visites et pour la promenade, la robe de mousseline à volants unis ou brodés, et pour les diners et les réunions du soir, la robe de tarlatane ou de mousseline très claire, avec dessous de taffetas d'une nuance douce, et la robe de dentelle.

Une toilette très admirée dernièrement dans une réunion dansante d'un château des environs de Paris, se composait d'une robe toute en application d'Angleterre sur un transparent de satin rose, ornée de flots de rubans roses, et d'une parure de corail très pâle, collier, boucles d'oreilles et agrafes, le tout taillé à l'antique, c'est-à-dire avec pendeloques pointues.

De même que les robes blanches, le corail a, cette année, un grand succès.

Mais ce que l'on marie surtout aux vêtements blancs, ce sont les ornements noirs, velours, taffetas ou dentelle. Rien n'est, en vérité, plus distingué que ce mélange, qui, il y a quelques années, aurait révolté la pensée des femmes du monde.

On fait des robes de mousseline à volants alternés noir et blanc, des robes de barège et de grenadine blanche à pois noirs ; et sur des robes de mousseline blanche, soit unies, soit garnies jusqu'à la ceinture de tout petits volants tuyautés, les jeunes filles portent de petits corselets de velours ou des fichus de dentelle ou de guipure noire.

On voit toujours beaucoup de paletots et de casaques de soie noire lisérés et piqués de blanc, et les bottines les plus habillées sont celles de soie noire avec piqûres de soie blanche.

Un négligé de fantaisie pour la campagne et pour les eaux, consiste en un peignoir à capuchon, de mousseline ou de légère étoffe de laine. En popeline unie ou en mozambique, ce peignoir se garnit tout autour, de hauts revers de soie d'une nuance différente de celle de la robe ; et en dessus de ces revers, de plusieurs autres petites bandes pareilles. Dans ceux de batiste ou de mousseline, ces revers et ces bandes sont figurés par des ourlets et par des plis. Le capuchon est pointu, de la forme de ceux des burnous, et est terminé par un gland.

Au bord de la mer, le grand burnous d'étoffe blanche

hordé de soie ou de laine de couleur claire, et à capuchon carré, est le vêtement le plus adopté. Nous avons vu de riches voyageuses en choisir plusieurs dans la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu. Nous avons admiré aussi, dans ce magasin d'élite, un vêtement d'une étoffe plus résistante, et d'une coupe toute nouvelle, qui se nommera *soirée du Lido*, et qui serait, dès maintenant, en harmonie avec notre température qui est celle de l'automne.

Comme fantaisie, la maison *Gagelin* fait quelques châles de cachemire rouge brodés de soie noire et garnis de hautes dentelles, et d'autres de cachemire ou de grenadine noire brodés de soie et d'or. Des burnous de cachemire blanc ou ponceau sont entièrement brodés d'or, mais nous ne conseillerions pas généralement ce genre de vêtement qui ne peut convenir qu'à très peu de femmes.

Parmi les plus jolies étoffes nouvelles de la maison *Gagelin*, nous citerons un taffetas blanc à dessins Pompadour de toutes nuances, et un autre, fond noir, avec de petites baguettes dorées d'une charmante disposition ; puis des grenadines chinées et moirées dans les teintes grises ou lilas.

Deux très jolies robes pareilles, destinées à deux sœurs, sont d'une étoffe Pompadour rose à rayures et à bouquets. Les jupes, tout unies, ont seulement sur les côtés deux ruches de taffetas rose. Les corsages sont plats, décolletés, et attachés en avant par des boutons de soie rose. Les manches, demi-larges et en forme de cloche, sont formées de bouillonnés et de plis en travers, et bordées au-dessous de l'épaulette et à leur extrémité inférieure, de ruches de taffetas rose. Les ceintures sont de très larges rubans roses pour se nouer sur le côté en boucles retombantes.

Ces robes, comme presque toutes celles de la saison, demandent à être complétées par un joli fichu.

Nous en avons vu de ravissants chez madame *Colas*, rue Vivienne, 47, soit en mousseline à tout petits plis formant des carreaux mats et des carreaux plus clairs, soit avec des médaillons de Valenciennes ou d'Angleterre, soit tout en dentelle ou en guipure blanche ou noire. Un genre de fichu que nous aimons beaucoup, surtout pour les jeunes filles, parce qu'il est très distingué et très jeune, c'est celui qui est tout plissé à petits plis plats, encadré d'un biais de velours noir en bretelles et autour de l'encolure carrée, ce biais de velours bordé lui-même d'une petite guipure blanche. On fait de même, à petits plis, des cols et des manchettes pointus, puis, des cols et des manchettes carrés en mousseline très claire, brodée en relief, avec un bord mat formé par un biais de mous-



seline rapportée. On passe sous ces cols de petites écharpes à effilés, qui se nouent à boucles plates et qui sont retenues dans le milieu par un gros bouton de jaspe ou d'onyx. De petits poignets, diminutifs de cette écharpe, se mettent sous les manchettes.

Le chapeau rond n'est admis à Paris que pour les jeunes personnes au-dessous de quinze ans ou pour les étrangères, mais il est la coiffure obligée de toutes les femmes, à la campagne et aux eaux.

M. *Desprey*, boulevard des Italiens, 28, le chapelier du monde élégant, fournit aux amazones et aux voyageuses les coiffures de fantaisie du meilleur goût qui se fassent. Pour monter à cheval, ce sont généralement des chapeaux pareils à ceux des hommes, mais bas de forme et larges de bords, ornés seulement, en avant, de boucles et de pompons de velours. Pour la promenade, des chapeaux de paille d'Italie ou de paille brune d'une forme un peu ovale, ornés, en avant, de nœuds de velours ou de ruban, sous lesquels pend une longue plume qui se rejette en arrière.

Pour les enfants, le *castillan*, le *touriste*, l'*albanais* et le *mignon* sont autant de modèles entre lesquels le goût peut hésiter, mais qui tous ont été consacrés par le succès.

Madame *Alexandrine*, 44, rue d'Antin, a composé aussi de ravissants chapeaux de jardin pour celles de ses clientes qui savent trop ce qu'elles lui doivent de leur réputation de charme et de beauté, pour consentir à porter, même à la campagne, une coiffure qui ne sortirait pas de chez elle. L'un de ces chapeaux, à grands bords retombants, est entouré de velours et garni sur le côté d'un bouquet d'épis et de coquelicots.

Un autre pareil est orné d'une véritable botte de fleurs des champs posée avec une si gracieuse négligence qu'on la croirait empruntée à l'instant à une prairie voisine.

Un autre encore est en paille belge, à bords relevés de paille brune, orné en avant d'une rosette de velours et d'une grande plume rejetée sur le côté gauche, et tout autour d'une haute dentelle noire.

Parmi les chapeaux de ville, nous avons remarqué chez madame *Alexandrine* une paille d'Italie ornée en dessus d'un nœud d'épis, de roses et de cerises, et d'un nœud pareil en dessous du bandeau.

Un chapeau de crin blanc extrêmement fin, tout couvert en dessus et en dessous de légères branches de lilas blanc. Rien mieux que ce chapeau ne représente une toute jeune et nouvelle mariée.

Un autre de paille belge garni de deux rangs de velours noir, l'un autour de la passe et l'autre au bord de la calotte, et de gros boutons de paille sur ces deux rangs de velours. Celui qui entoure la calotte est terminé, à gauche, par une rosette de velours d'où retombe un long gland de paille.

Dans toutes les coiffures de madame *Alexandrine* se trouve une grande distinction jointe à beaucoup d'originalité.

Son bouquet *Auriol*, de ruban ponceau, composé de pointes qui descendent le long des joues et qui emboîtent le derrière de la tête, est très original et sied à ravir.

Un petit chaperon de roses au milieu de coques de ruban bleu et d'une barbe de dentelle, est d'une ravissante coquetterie.

Un cache-peigne composé d'un large nœud de ruban rayé ponceau et blanc, de pointes de guipure blanche et d'un bandeau de velours noir, le tout parsemé de sequins, a un style tout à fait artistique.

Enfin deux autres très élégantes coiffures sont : l'une une couronne de ruban marguerite des Alpes, ayant sur le front et en arrière deux touffes de petites plumes noires dorées, figurant des feuilles de rose.

L'autre, une torsade de ruban noir coupée de gros anneaux d'or et fermée en arrière par deux plus gros anneaux passés l'un dans l'autre et dans lesquels s'enroulent deux onduleuses plumes blanches.

Les résilles se portent toujours soit pour le négligé, soit même comme coiffure parée. Il s'en fait dont chaque réseau est recouvert par une petite étoile d'or, d'autres tout en or avec une petite couronne de pompons formant bandeau, d'autres encore sont de grosses cordes de soie végétale. Pour cette élégante fantaisie comme pour toutes celles qui constituent les accessoires de la mode, aucun magasin n'est à même comme la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, de satisfaire les goûts les plus variés et les exigences les plus recherchées. La ganterie de cette maison hors ligne est aussi la plus soignée qui se fasse. Il n'est peut-être aucune femme du monde qui n'ait apprécié l'heureuse innovation de son *gant Joséphine*, et les autres gants, appropriés à chaque circonstance et à chaque toilette sont, chacun dans leur genre, aussi perfectionnés.

Dans la spécialité du corset, cette pierre fondamentale de la toilette, rien ne s'est produit de mieux, c'est-à-dire de plus favorable à la grâce des mouvements, et au libre jeu des organes, que le *corset plastique* de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg. Ce qui assure surtout son succès, c'est que les mères, jalouses en même temps de la santé et de la beauté de leurs filles, peuvent le choisir pour elles d'après le conseil de leur couturière, et avec l'approbation de leur médecin.

C'est parce que, dans un autre genre, les excellents produits de la parfumerie de M. *Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, joignent aux qualités les plus agréables toutes celles qu'exige impérieusement l'hygiène, que nous recommandons avec une confiance entière, ces produits tous salutaires, et dont quelques-uns sont de l'efficacité la plus merveilleuse.

Parmi ceux-là, nous citons en première ligne, l'*eau tonique de quinine*, et la *pommade au baume de tannin* pour la réparation d'une chevelure fatiguée; l'*oryza lacte*, pour l'embellissement du teint; la *pâte royale de noisettes*, pour blanchir et adoucir les mains; les *pâtes d'amandes au miel*, pour combattre les gerçures; et une variété de délicieux savons parfumés aux odeurs les plus suaves.

Les parfums pour le mouchoir, recommandés par la maison *Legrand*, sont choisis et préparés de manière à flatter agréablement l'odorat sans agiter les nerfs.

Comme cosmétique précieuse, nous rappelons à nos lectrices, beaucoup plus que nous ne leur indiquons, le *lait antiphélique* de *Candès*, boulevard Saint-Denis, 26, dont l'efficacité contre toutes les altérations accidentelles de la peau est maintenant un fait hautement et incontes-







## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couder, r. d'Orléans, 41.  
 Modes de M<sup>me</sup> Plé Horain, r. de Grammont, 27. Fleurs de Perrot Petit et C<sup>o</sup>, r. N. S. Augustin, 21.  
 Dentelles de G. Violard. Corsets plastiques de M<sup>me</sup> Bonvallet, B. de Strasbourg, 2.

Parfums de Legrand, f. des cours de France. | Accessoires pour Meubles et Coutures de  
 d'Allemagne et de Russie, S. Bon, 27. | Desigues Rives et C<sup>o</sup>, de Richelieu, 92.

L'augmentation consi...  
 ...part à l'heureu...  
 ...beaucoup déjà...  
 ...effets, et com...  
 ...le même importan...  
 ...sérieusement, ma...  
 ...recours ?  
 ...connaissans...  
 ...l'habitude d'un le...  
 ...véritable ch...  
 ...de quelques rouge...  
 ...d'un façon de...  
 ...  
 ...son mariage, enore to...  
 ...cette jeune femme la r...  
 ...Luire, 18, rue...  
 ...de perverche et d'ora...  
 ...elle avait dem...  
 ...de forme allongée...  
 ...de roses...  
 ...le grand chef-d'œuvr...  
 ...de pommier et d'ac...  
 ...en ses robes, toutes fourru...  
 ...il, rue de Rivoli, il y en a...  
 ...à tout petits carrea...  
 ...de grandeur et sim...  
 ...d'un dos...  
 ...placé, écolité, et les ma...  
 ...étaient garnis de...  
 ...la ceinture de large rub...  
 ...de même et attaché...  
 ...de longs bouts...  
 ...à petits b...  
 ...le corsage à dr...  
 ...en arrière par...  
 ...et les manches lar...  
 ...de double rochet. Pour...  
 ...de toutes bouillo...  
 ...la linte garniture de...  
 ...de dessus, et dont chaq...  
 ...petite barette de taffet...  
 ...de cette manche.  
 Rue Marie de



tablement acquis. L'augmentation considérable des personnes qui veulent avoir part à l'heureuse découverte de M. Candès, prouve que beaucoup déjà ont rendu témoignage de ses heureux effets, et combien n'en est-il pas encore qui, lui devant le même important service, se contentent de l'en bénir intérieurement, mais se gardent bien d'avouer qu'elles y ont eu recours ?

Parmi ces dernières nous connaissons une heureuse et nouvelle mariée à qui l'habitude d'un bonheur jusque-là sans nuage avait fait un véritable chagrin de l'invasion momentanée de quelques rougeurs à la peau. Inutile de dire que moins d'un flacon de lait antéphélique a terrassé l'ennemi.

Le jour de son mariage, encore tout récent, nous avions admiré sur cette jeune femme la ravissante parure fournie par madame de Laère, 18, rue de Richelieu, et composée de lilas, de pervenche et d'oranger.

Comme coiffures de bal, elle avait demandé à la même maison deux couronnes de forme allongée et ouvertes par derrière, l'une de myosotis et de roses saumon (on sait que les roses sont le grand chef-d'œuvre de la maison de Laère), et l'autre de pommier et d'acacia.

Au nombre de ses robes, toutes fournies par madame Bernard, 162, rue de Rivoli, il y en avait une de gaze de Chambéry mauve, à tout petits carreaux blancs, faite à quatre volants étagés de grandeur et simplement ourlés, le quatrième volant surmonté d'un double petit bouillonné.

Le corsage plat, décolleté, et les manches courtes et ouvertes en dedans, étaient garnis des mêmes petits bouillonnés, et la ceinture de large ruban faisant bretelles, était garnie de même et attachée en arrière par un gros nœud et de longs bouts.

Une autre de taffetas havane à petits bouquets marron avait la jupe tout unie, le corsage à draperies fixées en avant sur les épaules, et en arrière par une petite ruhe de taffetas marron, et les manches larges et ouvertes encadrées d'une double ruhe. Pour mettre sous ces manches, il y en avait de toutes bouillonnées, en tarlatane blanche, dont la haute garniture de dentelle dépassait la manche de dessus, et dont chaque bouillon était séparé par une petite barette de taffetas reliant les deux côtés de l'ouverture de cette manche.

Mme Marie DE FRIBERG.

### GRAVURE DE MODES N° 608.

TOILETTE DE BAL DES EAUX. — Coiffure *Montespan*, avec touffe de roses et feuillage posés sur le côté.

Robe en tulle blanc, avec robe de dessous en taffetas rose tendre, ornée de roses et feuillage, et ceinture-écharpe en ruban n° 60 chiné.

Le corsage est garni d'une draperie formant bouffe en tulle, avec gros bouquet au milieu.

Manches très courtes, formant de petits bouillonnés, avec boutons de roses en agrafe.

Taille ronde, avec ceinture formant écharpe à deux anneaux retombant de côté.

Jupe en tulle, garnie de trois rangs de bouillonnés capitonnés de roses.

La robe en tulle est double, c'est-à-dire qu'il y a deux épaisseurs de tulle blanc, à travers lesquelles le rose de la robe de dessous s'éteint assez pour ne former qu'une transparence rose qui s'harmonise avec les fleurs.

Les bouillonnés n'ont qu'une seule épaisseur de tulle pour ne pas les rendre lourds.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Chapeau en paille belge, à bords retroussés, garnis en velours sur tout le retroussis.

Sur le devant est une cocarde composée de cinq rangs de dentelles noires et de dentelles blanches alternativement.

Sur le côté une plume de coq.

Pardessus en taffetas, demi-ajusté à la taille.

Manches à coudes, avec parements fendus sur le côté, mais retenus l'un contre l'autre par des points cachés.

Le devant s'agrafe sous la garniture. Le côté droit croise un peu sur le côté gauche.

Tous les bords sont garnis d'un plissé tuyauté haut de 2 centimètres et demi, avec une toute petite tête de 1/2 centimètre.

Les deux lés de côté devant et derrière sont garnis comme le tour.

Robe en taffetas mille carreaux verts sur blanc.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.





### Courrier de Paris.

Tous nos confrères datent leurs *couriers* de la campagne ou des bains de mer ou des établissements d'eaux. Cela est de rigueur en cette saison. Je me vois obligé d'en faire à peu près autant, ou du moins de vous donner quelques nouvelles de Bade et de Londres, après quoi nous reviendrons à Paris où il y a beaucoup à faire en ce moment, quoi que disent les chroniqueurs.

Si nous nous arrêtons à Bade, ce sera pour y assister à l'inauguration de la saison dramatique sur le théâtre de M. Bénazet. On sait tous les efforts couronnés de succès que tente, chaque année, M. Bénazet pour élever son petit théâtre au niveau des plus illustres scènes; il ne ménage ni les auteurs, ni les artistes; tout y passe: grands comédiens, grands chanteurs, grands compositeurs, grands auteurs comiques. Pour y arriver il faut de grands sacrifices, M. Bénazet ne les épargne pas, et il a, ma foi, raison! Tout le monde s'en trouve bien, et lui-même. M. Bénazet a trouvé le moyen de faire mentir la morale de la fable, en prouvant qu'on peut contenter son père et tout le monde. Cette année la saison dramatique a été ouverte par une comédie de M. Edouard Martin, le *Marquis Jacquot*, une pochade, mais très spirituelle, et si spirituelle que le public aristocratique de Bade a ri et applaudi, bien que la scène se passe en pleine révolution de 1793, et que l'on y mélange les sans-culottes et les marquis. C'était hardi, mais l'esprit se fait tout pardonner. Le *Marquis Jacquot* a été joué à merveille par Félix, Lagrange et madame Lagrange-Bellecourt, cette fine comédienne que Paris s'étonne de ne plus voir sur aucun de ses théâtres.

Par n'importe quelle voie, bondissons de Bade à Londres. Nous y voilà, dans la maison de Pope, le célèbre poète anglais et qui est aujourd'hui la résidence du duc d'Aumale, *Orleans'-House* comme on la nomme dans le style d'outre-Manche. Donc à *Orleans'-House*, il y a eu grand dîner à la française et où l'on comptait parmi les plus illustres de cette réunion, la grande duchesse de Mecklembourg et le prince héréditaire, le duc et la duchesse de Cambridge, la princesse Marie, une partie du corps diplomatique, lord et lady Derby, le marquis et la marquise de Clanricade, lord Chelsea, le général Peel, etc. Le côté intéressant de cette réunion dont le dîner n'avait été que le prétexte, a été la fête dramatique qui l'a suivi. Dans les dépendances de la résidence, le duc d'Aumale a fait construire un charmant théâtre qui a été inauguré par le proverbe de mademoiselle Augustine Brohan: *Qui femme a, guerre a*, et par la comédie d'Alfred de Musset, *un Caprice*. Les artistes étaient: mesdames Fix, Doche, MM. Gravier et Paul Devaux. Les deux pièces ont été jouées avec un esprit, une grâce et un entrain charmants, dignes des spectateurs d'élite qui assistaient à cette représentation. Voilà comme les chroniqueurs, que des devoirs impérieux n'enchaînent pas à Paris, se dédommagent de courir les monts et les vaux! La compensation nous paraît suffisante, qu'en pensez-vous?

Je reviens à Paris où je vous ai dit qu'il y a encore beaucoup à travailler, et beaucoup à enregistrer. Puisque nos confrères se vouent à la chronique d'outre-Rhin et d'outre-Manche, enregistrons à leur compte, les transformations prodigieuses qui s'opèrent à Paris qu'ils seront bien étonnés de retrouver avec une peau neuve quand ils y rentreront. Tous ces changements se font avec une telle rapidité que cela ressemble fort à des changements à vue, et sous peine d'être débordé, il faut véritablement écrire l'histoire des rues et des places de Paris, de ses anciens et de ses nouveaux monuments, au jour le jour. Que dis-je, au jour le jour? La plume dont nous nous servons devrait être plutôt une baguette des fées. Vous tournez le dos et une rue tout entière a disparu sous la pioche des démolisseurs.

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus!

a dit le grand Racine. Ou bien le temps d'aller à la Bastille et de revenir à la Madeleine, et vous rencontrez des maisons qui ont surgi de terre comme à l'Opéra, à un coup de sifflet du machiniste, ou des squares qui ont poussé comme au temps des enchantements. Si l'on ne le disait pas aux absents, ils s'imagineraient, en revenant à Paris, s'être trompés de route et de ville.

Qui se douterait qu'il n'a fallu en quelque sorte que le vouloir, pour enfanter les squares du palais des Thermes et de l'hôtel Cluny et faire de ces jardins délicieux des musées eux-mêmes? L'administration a eu, en effet, l'excellente et très ingénieuse idée d'y rassembler des antiquités que les fouilles et les démolitions mettent chaque jour en évidence. Statues anciennes, ornements d'architecture; inscriptions, fragments de colonnes, tout cela se montre tour à tour, au détour d'une allée, sur les murs, dans les massifs verdoyants; on marche de surprise en surprise, et la plus surprenante de toutes est le beau porche de l'abbaye d'Argenteuil. Allez-y voir!

Et croyez-vous que ce soit rien que ce nettoyage de maisons qui vient d'être fait autour du Théâtre-Français dont la gracieuse architecture va se développer sur une place qui aura pour horizon la façade du Palais-Royal! En ce moment les ouvriers entourent de palissades le terrain devenu libre après les démolitions; mais les travaux d'édification ne commenceront qu'au mois d'octobre. O vous, les absents, vous n'aurez qu'à revenir pour jouir de ce coup d'œil charmant! C'est aussi par le miracle de quelque fée de la maçonnerie, dont l'existence avait été inconnue ou méconnue jusqu'à ce jour, que les fondations du nouveau Théâtre-Lyrique se sont élevées en quelques minutes sur la place du Châtelet. Déjà le premier étage est bâti, et l'on peut voir que le rez-de-chaussée aura un péristyle à colonnes et à arcades comme l'Odéon. Au premier moment vous entendrez dire que le Cirque aura fait son apparition sur l'emplacement qui lui est réservé proche de son compère le Théâtre-Lyrique, sur la même place du Châtelet. En attendant, la Ville, pressée d'avancer les travaux du boulevard du Prince-Eugène, vient d'acquiescer, moyennant 2 440 000 francs, le terrain où le *Bataillon de la Moselle* a fait récemment tant de manœuvres et tant de conquêtes.

... de boulevards, diso  
... que le plan du boulev  
... de recevoir son exécution.  
... que occupait avec ses no  
... à cette espace dans la  
... complètement démolit. La d  
... historique était à p  
... les fondations des nouv  
... boulevard. On ne perd pas  
... pour démolir et po  
... d'ait un vieux pro  
... pieusement des travau  
... aux Tuileries. En attend  
... général de reconstruction  
... on va restaurer  
... sur lequel se trouvent la p  
... de l'Empereur et de l'  
... est dressé du côté du  
...  
... constructions du palais  
... la rapidité que l'on met  
... comprennent princ  
... marier l'une aux expos  
... aux concours de l'É  
... reliées aux ancie  
... sa sur l'importance mou  
... ne serent conservés et  
... trouvent dans les magasin  
... que n'y ait pa  
... que ses rues ne vaut pu  
... "Est-ce tout? Il s'e  
... ne jour, à moins que  
... d'un guide. Cepen  
... avoir annoncé qu'  
... des statues en bron  
... Ces statues ont pré  
... elles sont posées sur des  
... de quatre col  
... élevées par  
... sera install  
... d'être achevé. Au  
... Sera-t-  
... cette ville qu  
... depuis  
... qui a bâti bâti  
... à Paris  
... aux surprises!  
...  
... MÉLANGES.  
... de l'eau du jard  
... quelques temps aux  
... de cette terrasse  
... de la vue des ouvrages d  
... tout l'ordre de  
... couverte.  
... les statues d'Alex



Puisqu'il s'agit de boulevards, disons, pendant que nous y sommes, que le plan du boulevard Malesherbes est en train de recevoir son exécution. L'hôtel du marquis d'Aligre, qui occupait avec ses nombreuses dépendances un si vaste espace dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré, est complètement démoli. La dernière pierre de cette construction historique était à peine enlevée que déjà on creusait les fondations des nouveaux édifices qui borderont le boulevard. On ne perd pas de temps à Paris, comme vous voyez, pour démolir et pour édifier. Aussitôt pris, aussitôt pendu ! dit un vieux proverbe.

Je vous parlais récemment des travaux que l'on devait entreprendre aux Tuileries. En attendant que l'on exécute le plan général de reconstruction de cet antique et splendide édifice, on va restaurer le pavillon dit d'Henri IV, dans lequel se trouvent la plus grande partie des appartements de l'Empereur et de l'Impératrice. Les échafaudages sont dressés du côté du jardin. C'est en attendant mieux.

Les nouvelles constructions du palais des Beaux-Arts avancement avec la rapidité que l'on met à toutes choses. Ces constructions comprennent principalement deux vastes salles consacrées l'une aux expositions des envois de Rome, l'autre aux concours de l'École. Ces salles seront ultérieurement reliées aux anciens bâtiments de l'École, dont on sait l'importance monumentale, par une spacieuse galerie où seront conservés et exposés les modèles qui se trouvent dans les magasins du Louvre.

Eh bien, croyez-vous qu'il n'y ait pas à faire à Paris, et qu'un voyage dans ses rues ne vaud pas un voyage sur les bords du Rhin ! Est-ce tout ? Il s'en faut, mais ce sera assez pour un jour, à moins que de donner à ce courrier l'apparence d'un guide. Cependant je ne veux pas m'arrêter avant d'avoir annoncé qu'on a placé sur la fontaine Saint-Michel des statues en bronze représentant les vertus cardinales. Ces statues ont près de trois mètres de hauteur ; elles sont posées sur des chapiteaux en marbre blanc au-dessus de quatre colonnes en marbre incarnat de Languedoc, élevées par paire de chaque côté d'une niche centrale où sera installé le groupe de saint Michel qui vient d'être achevé. Au 15 août l'inauguration.

Que sera Paris dans dix ans ? Sera-t-elle enfin terminée, ou la recommencera-t-on cette ville que l'on bâtit, que l'on embellit, que l'on agrandit depuis dix ou douze siècles ? Qui vivra verra ; qui a bâti bâtera. On démolira et l'on construira perpétuellement à Paris, dont la destinée est d'être la capitale aux surprises !

X. EYMA.

## MÉLANGES.

La terrasse du bord de l'eau du jardin des Tuileries est ouverte depuis quelque temps aux promeneurs. De l'extrémité occidentale de cette terrasse, devant l'Orangerie, on jouit de la vue des ouvrages d'art qui suivent : En bronze, Hercule tuant l'hydre de Lerne, la Vénus accroupie et la Cléopâtre couchée.

En marbre blanc : les statues d'Alexandre le Grand ;

Talma dans le rôle d'Auguste, le Centaure, le groupe des Lutteurs, le Laboureur de Lemaire, deux groupes, six statues et cinq bas-reliefs provenant de Sébastopol, quatre vases, la mort de Laïs, par Meusoier ; l'Atlas de Thisdoul, la Phaëtuse, et de nombreuses pièces de marbre d'un grand prix.

L'église de Saint-Vincent-de-Paul retentissait, il y a trois semaines, de chants sacrés, et toutes les pompes du culte étaient déployées pour célébrer dignement la fête du grand apôtre de l'humanité. Une messe en musique, l'une des dernières compositions de M. Cottin, dont l'art déplore la perte récente, a fait sur l'auditoire une grande impression. On a surtout remarqué le *Gloria in excelsis*, le *Credo* et l'*Agnus Dei*.

L'ancienne église de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, si bien restaurée par M. Vaudoyer, est présentement remplie de machines hydrauliques et de machines à élever l'eau, de tous les systèmes. Toutes ces machines étant mises en mouvement les dimanches et les jeudis par la force artificielle d'une machine à vapeur, donnent à cette partie du Conservatoire un intérêt tout particulier.

Dans la grande galerie supérieure, à l'extrémité, du côté de la Céramique, on organise une collection complète de toutes les machines anciennes et modernes et de tous les pays, propres à utiliser la force du vent.

M. Vaudoyer termine en ce moment la restauration et l'embellissement du pavillon dans lequel se trouve le grand escalier à deux rampes, un des plus beaux de Paris, et la restauration de la crypte de la première chapelle dédiée à saint Martin, qui est du style roman pur.

Le port de Boulogne possédait dernièrement un charmant trois-mâts de plaisance, faisant partie du royal-yacht-squadron. Ce bâtiment, nommé la *Sylphide*, appartient au marquis Downshire. Un de nos confrères de la presse qui a visité la *Sylphide* en parle de la manière suivante :

« Introduit d'abord dans un délicieux salon, dont la belle décoration peut lutter avec les plus beaux salons de terre ferme, j'y trouvai la marquise, assise auprès d'une table chargée d'albums et de livres. Miss Downshire était à son piano. Mylady me fit l'accueil le plus gracieux, me disant que j'allais être bien désillusionné si je croyais, en visitant son yacht, voir quelque chose de remarquable. En entrant dans ce salon j'étais persuadé du contraire, et la suite de ma visite m'a confirmé dans mon opinion. Après quelques paroles échangées, la marquise a bien voulu me permettre de jeter un coup d'œil sur sa chambre à coucher et celle de sa fille, qui sont attenantes au salon ; ces pièces, coquettement ornées, ressemblent à de gracieux boudoirs, avec fleurs, au milieu desquelles on aperçoit des tableaux rappelant des sujets bibliques. Un escalier descendant dans le logement des femmes de chambre, permet à celles-ci de faire le service des appar-



tements sans aucun contact extérieur. Toujours sous la dunette, mais séparées par quelques marches et un péristyle, se trouvent les chambres de mylord et de ses fils, la salle à manger d'honneur, celle des officiers et précepteurs. Dans les cabines du capitaine, des officiers, précepteurs et autres personnes ayant rang à bord, tous les lits, établis sur pivots, conservent dans les mouvements du navire leur centre de gravité. Près des salles à manger se trouvent des offices spacieux et des dressoirs pour le service. Dans la cale de la dunette, une cave entretenue à une fraîche température, contient les vins et la glace pour le service des maîtres, qui se fait avec la facilité la plus grande. L'équipage et les contre-maîtres au chiffre de trente hommes, occupent l'entre-pont de l'avant; le rouffle sur l'entre-pont sert aux cuisines. Une chèvre de Mahon, espèce qui donne presque autant de lait qu'une petite vache laitière, est embarquée, son lait suffit aux besoins du service. Enfin, à bord de ce yacht, on peut facilement oublier les habitations les plus confortables de terre; mais les dépenses de tout ce personnel qui atteint plus de quarante personnes, coûtent près de 20 000 francs par mois, et malheureusement quelle qu'en puisse être l'envie, nous avons peu de familles riches en France qui puissent faire ainsi une dépense de plus de 200 000 francs, sans compter les frais de construction et d'entretien du yacht. »

M. le baron Firmin Gouyon, le dernier représentant d'une des anciennes familles de Toul, vient de mourir; il a institué le bureau de bienfaisance de la ville son légataire universel. Déduction faite des frais de mutation et des legs particuliers, notamment de ceux attribués à la sœur du défunt, madame Cournault, qui s'était complètement associée à ses intentions généreuses, cette succession s'élèverait, d'après les présomptions, à 450 000 francs.

Le premier prix de tragédie, au Conservatoire de Paris, a été remporté, cette année, par mademoiselle Jeanne Tordeus, de Bruxelles. *L'Artiste belge* raconte sur cette jeune fille l'anecdote suivante :

« En 1853, Rachel vint à Bruxelles donner une série de représentations sur le théâtre des Galeries Saint-Hubert, et la jeune Tordeus lui fut présentée. L'illustre tragédienne l'accueillit avec bienveillance, mais elle sourit lorsqu'on lui parla de la petite Jeanne comme d'un « prodige. » Rachel interrogea la jeune fille et lui demanda de vouloir réciter quelques tirades, ce à quoi se prêta de la meilleure grâce du monde mademoiselle Tordeus.

» L'épreuve réussit on ne peut mieux; en effet, Rachel fut littéralement émerveillée des qualités supérieures de déclamation qu'elle découvrit dans la jeune Bruxelloise. Les éloges de la grande tragédienne ne tarirent plus. Rachel prédit à cette époque une brillante carrière à sa « petite rivale », elle l'engagea même à aller à Paris et à ne pas oublier de lui rendre visite, attendu qu'elle voulait s'intéresser à elle et à son avenir.

» Avant de quitter la jeune Tordeus, Rachel lui demanda si elle désirait une carte pour aller l'entendre à chacune de ses représentations; la tragédienne en herbe répondit avec une expression d'indicible enthousiasme que c'était son vœu le plus cher. Rachel prit alors une carte sur le dos de laquelle elle écrivit de sa propre main :

» *Laissez passer ma petite rivale, Jeanne Tordeus.*

» RACHEL. »

» Nous avons eu, en 1853, ce billet sous les yeux, et l'avons alors intercalé dans un article consacré au récit de l'intéressant épisode dont nous venons seulement d'indiquer le point le plus saillant.

» Mademoiselle Tordeus a justifié depuis cette époque la haute opinion que Rachel s'était faite de son talent naissant. Déjà elle a obtenu les premières distinctions à Bruxelles et à Paris; il ne lui reste donc plus qu'à se faire juger sur les planches. Mademoiselle Tordeus doit se rappeler les mémorables paroles que Rachel prononça en 1853, en s'adressant aux personnes qui lui présentaient le *prodige* :

« Quel avenir, disait la grande tragédienne, il y a dans cette enfant! Elle ira plus loin que moi au théâtre. » Du reste, l'opinion et l'admiration de Rachel sont parfaitement caractérisées dans le texte du billet d'entrée qu'elle voulut bien accorder à la jeune Tordeus pour la série de ses représentations.

» Nous disions ailleurs, en 1853, que la petite Jeanne devait conserver religieusement le billet de Rachel, parce qu'il lui rappellerait toujours le plus précieux de ses succès; nous disons aujourd'hui que mademoiselle Tordeus doit se rappeler encore avec autant de bonheur que de légitime orgueil le jour où elle fut présentée à la plus grande tragédienne qu'il y ait eu, et nous ajoutons que le billet d'entrée qu'elle reçut de Rachel est un joyau inestimable qu'elle peut considérer comme le plus beau de ses lauriers. En 1853, Jeanne n'avait que onze ou douze ans. »

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LES

## RESSOURCES DE LA PROVIDENCE SONT INFINIES.

(Voyez le numéro précédent.)

Des personnes qu'elle avait à peine connues autrefois, celles qui, le pouvant, n'eussent jamais songé à lui venir en aide, l'eussent-elles vue expirer de besoin, semblaient prêtes, maintenant qu'elle était riche, à seconder ses moindres caprices. Il lui fut donc très facile de faire obtenir à son protégé des commandes importantes de tableaux, et celles-ci en amenèrent d'autres en si grand nombre, que la réputation du jeune peintre, une réputation sérieuse, parce qu'elle reposait sur un mérite réel, se trouva faite en fort peu de temps.



Albert, qui avait toujours eu le sentiment du confortable et de l'harmonie, embellit peu à peu son petit appartement qu'il disposa avec un goût parfait. Mademoiselle Blanadet put le visiter incognito, grâce aux soins de la maîtresse d'hôtel, qui ne perdait pas une occasion de faire valoir son locataire, et qui savait un gré infini à cette excellente dame de lui porter un si vif intérêt.

Sans s'absorber dans les pratiques futiles et énerverantes du monde, Albert avait vu s'étendre ses relations depuis que son nom était connu. Il allait dans quelques salons où il recevait l'accueil le plus flatteur. Il assistait à quelques soirées, et par conséquent il avait dû mettre sa toilette en rapport avec ses nouvelles habitudes. Si jadis il avait porté des habits râpés, c'est qu'il lui eût été alors impossible de faire autrement ; mais ce n'avait jamais été chez lui ni désordre ni affectation : il n'était pas de ces faux artistes qui ne jugent les choses que par le côté superficiel, et qui ne reconnaissent le génie qu'à la forme d'un chapeau ou à la coupe des vêtements. Au temps de sa plus grande pauvreté, il n'avait jamais eu pour sa personne une négligence coupable, et maintenant il était mis avec une simplicité de bon goût, exempte de toute exagération.

Dans les maisons où il avait été admis, Albert rencontrait souvent mademoiselle Blanadet. On lui avait raconté la circonstance extraordinaire qui avait modifié sa position ; mais il eût été bien étonné si quelqu'un lui eût dit qu'à cette vieille dame, qu'il saluait avec une politesse indifférente, il devait tous ses succès, qu'elle entourait sa vie d'une sollicitude maternelle, que dans le monde elle observait sans qu'on s'en aperçût tous ses mouvements et devinait ses moindres impressions.

Au nombre des nouveaux amis de mademoiselle Blanadet se trouvait un banquier célèbre auquel elle avait confié toute sa fortune. M. Derblin, veuf et sans enfants, avait auprès de lui une pupille qui était pour lui l'objet d'une tendre protection. Mais comme, à ses yeux, le bonheur suprême consistait à posséder beaucoup d'argent, la preuve la plus manifeste de son affection pour mademoiselle Léonie Serey était le soin qu'il prenait de lui ménager un très riche mariage. Léonie avait une dot modeste qu'il était peu disposé à augmenter de ses propres capitaux ; aussi regarda-t-il comme un événement très heureux les ouvertures qui lui furent faites par les parents de M. Amédée.

En mariant leur fils, M. et M<sup>me</sup> Coster avaient en vue de lui donner dans le monde l'aplomb et la gravité d'un chef de famille, et ils avaient jeté les yeux sur Léonie, surtout à cause des immenses avantages qui devraient résulter pour son mari du patronage d'un nom financier comme celui de M. Derblin.

Amédée, d'abord assez indifférent à ce projet, s'y était associé de très bonne grâce lorsqu'il avait vu la femme qu'on lui destinait. Léonie n'ayant fait aucune objection à son tuteur. M. Amédée avait été, sinon positivement accepté, du moins accueilli favorablement et admis à faire agréer ses hommages à la jeune fille.

Cependant l'admiration profonde qu'avait éprouvée Albert la première fois qu'il vit mademoiselle Serey, n'avait point échappé à mademoiselle Rose, et plus tard elle remarqua les regards attristés qu'il arrêtait sur elle et sur M. Coster lorsqu'il leur arrivait de causer ou de danser ensemble. Alors elle étudia Léonie à laquelle elle ne s'était intéressée jusque-là que comme à une image vivante de cette jeunesse heureuse qui n'avait pas existé pour elle ; et, ayant découvert sous les apparences d'extrême réserve qui voilaient son cœur aux indifférents, et malgré la nuance de positivisme qu'elle tenait du monde au milieu duquel elle vivait, des sentiments élevés, une sensibilité sans affectation, et une bonté vraie et réfléchie, elle se dit que, si elle avait un fils, elle serait heureuse de le voir s'unir à une telle femme.

Quelques jours encore, et M. Derblin devait rendre une réponse définitive à la famille Coster. Mademoiselle Blanadet s'était bien promis que cette réponse serait négative, mais elle avait toujours reculé le moment d'entamer une négociation délicate, dont elle redoutait par-dessus tout de compromettre le succès. Elle avait attiré de plus en plus dans son intimité Léonie, qu'elle tenait à bien connaître, et à laquelle son affection tendre et dévouée donnait l'idée de celle de la mère qu'elle n'avait pas connue, ou plutôt de celle d'une bonne tante qui l'aurait élevée.

Si tout d'abord mademoiselle Rose avait admiré chez Léonie ce que tout le monde y admirait : un physique charmant, des manières pleines de distinction et un langage choisi, elle avait éprouvé une sorte d'étonnement douloureux en trouvant dans son esprit un reflet adouci des opinions positives de son tuteur, c'est-à-dire une estime trop grande pour les jouissances du luxe et les prérogatives de la fortune. Elle la voyait en tout modeste et sensée, mais cette raison même lui semblait peu en harmonie avec l'âge de la jeune fille qu'elle eût préférée un peu plus jeune. Eh bien, cette jeunesse avec laquelle les femmes ne naissent pas en France, mais qui s'acquiert comme la beauté, cette enfant de dix-huit ans commença à la recevoir de la fréquentation de sa vieille amie. L'amour du beau, l'enthousiasme pour le bien, qui remplissaient le cœur vraiment jeune de mademoiselle Blanadet, se communiquaient peu à peu à l'âme de Léonie, et faisaient resplendir ses traits si purs de la vraie beauté, qui n'est que le reflet de l'harmonie de l'âme.



Un jour toutes les deux sortaient de l'exposition de peinture où elles avaient admiré quelques pages des maîtres de l'art. Elles s'étaient longtemps arrêtées devant deux tableaux signés du nom d'Albert \*\*\*. L'un était un Christ au tombeau, œuvre grandiose et terrible dans laquelle la douleur s'élevait aux plus sublimes régions de la poésie religieuse ; l'autre, une savante allégorie dans laquelle le génie radieux de l'espérance semblait indiquer à un affligé le travail comme remède unique au découragement et au désespoir. Les traits de ce génie offraient avec ceux de Léonie une vague ressemblance que plusieurs personnes avaient remarquée et qui lui avait été dénoncée par une amie. En constatant elle-même cette ressemblance, la jeune fille avait légèrement rougi, mais mademoiselle Blanadet n'avait pas paru s'en apercevoir et n'avait fait aucune réflexion.

Lorsqu'elles furent au milieu des Champs-Élysées :

— N'avez-vous jamais pensé, dit-elle tout à coup, combien la femme d'un grand artiste doit être fière de ses succès, lorsque surtout elle peut se dire qu'elle est peut-être l'inspiratrice de quelque œuvre de génie devant laquelle s'extasie un public enthousiaste ? Ce talent consacré par la critique, reconnu même par l'envie, s'il l'a acquis au prix de mille fatigues et de mille souffrances, c'était pour elle, pour le mettre à ses pieds comme un tribut digne de lui être offert ; s'il aspire à la gloire, s'il ambitionne les distinctions, c'est pour entourer d'un prestige de plus le nom qu'elle partage avec lui...

— Oui, j'y ai pensé quelquefois, dit Léonie, comme se parlant à elle-même, mais souvent aussi cette illustration ne s'achète-t-elle pas par bien des misères ? N'est-il pas cruellement pénible de voir son mari s'épuiser en vain pour chasser de son intérieur la gêne, quelquefois le besoin ? Ainsi ma pauvre Agathe, ma meilleure amie, la femme de M. D..., ce littérateur d'une valeur incontestée, ne passe-t-elle pas sa vie au milieu des alternatives de l'aisance et de la pauvreté, n'est-elle pas sans cesse assaillie par ces inquiétudes matérielles si insupportables surtout pour des femmes élevées comme nous l'avons été ? Tandis que dans sa famille elle ne sortait presque jamais qu'en voiture, on la rencontre marchant sous la pluie, des caoutchoucs aux pieds, un parapluie à la main, ou ce qui est pis, montant dans un affreux omnibus...

— Je sais, interrompit mademoiselle Rose, que les jeunes filles d'à présent n'apprécient guère la poésie de la pauvreté et ne peuvent plus être accusées d'être trop romanesques, mais tous les artistes ne sont pas forcément pauvres.

— Ah ! dit naïvement Léonie, je croyais que vous pensiez à M. Albert \*\*\*.

— Vous savez, dit mademoiselle Rose, l'intérêt sincère et presque maternel que je vous porte ; répondez-moi donc, chère enfant, avec la franchise la plus absolue. Vous n'épouseriez pas M. Albert s'il n'avait à vous offrir que l'avenir de son pinceau, mais, si sa position était égale à celle de M. Coster, son caractère et sa personne ne vous seraient-ils pas plus sympathiques que ceux de son ami ?...

— Oui, sans doute, mais...

— Vous me connaissez assez, n'est-ce pas, chère Léonie, pour être persuadée que je ne vous fais pas là une question oiseuse et inconsidérée. Si l'opinion que vous avez pu concevoir de M. Albert était assez favorable pour que vous pussiez sans regret consentir à devenir sa femme, vous m'aideriez à accomplir le dernier vœu d'une amie et vous concourriez ainsi au complet développement d'un talent de premier ordre... Pardonnez-moi, s'il ne m'est pas permis de m'expliquer plus clairement, mais promettez-moi de me dire dans quelques jours, après y avoir réfléchi, si, présenté par votre tuteur et toutes les conditions d'intérêt acceptées par lui, M. Albert aurait quelque chance d'être agréé par vous.

— Je vous le dis, dès maintenant, mademoiselle, répondit Léonie, ce choix, dirigé par vous et approuvé par mon tuteur, serait d'avance ratifié par moi...

Sous l'inspiration de sa riche cliente, le notaire N..., après avoir obtenu adroitement de l'artiste l'aveu de ses sentiments pour Léonie, s'efforça de lui faire comprendre qu'en l'épousant il ne faisait pas un de ces mariages d'argent dont la seule pensée révoltait sa délicatesse, mais qu'il serait au contraire l'instrument de la fortune de sa femme en lui apportant non-seulement l'avenir résultant d'un talent incontestable, mais encore un capital tout créé et avantageusement placé. Une disposition bizarre du testament d'une de ses clientes, parente éloignée de Léonie, attribuait en dot à la jeune fille une somme importante, qui ne devait lui être remise que par les mains de son mari, et dans le cas seulement où celui-ci serait un artiste de talent.

Après avoir fait quelque résistance, le jeune peintre se laissa convaincre de ce qu'il désirait.

Albert et Léonie sont mariés depuis deux ans. Le secret le plus absolu leur a été recommandé relativement aux clauses bizarres de leur contrat de mariage qu'ils n'ont lu ni l'un ni l'autre. Chacun des deux époux croit fermement avoir assuré la fortune en même temps que le bonheur de celui qu'il aime.

Ce bonheur vient d'être complété par la naissance d'une ravissante petite fille, qui s'appelle Rose comme sa marraine.

Chérie et respectée par M. et madame \*\*\* à l'égal de la meilleure parente, mademoiselle Blanadet met

...prière de coquetterie à  
...de s'imposer à leur int  
...collés, et, en se t  
...famille, elle  
...maintenant une de nos  
...pour l'exposi  
...bataille, épop  
...derrière elle tout  
...aussi un portrait  
...pas une des œu  
...cette carrière d'art  
...époque, les honnêt  
...le véritable mérit  
...sans le secours  
...l'on dit si m  
...exprimer par M.  
...opinion.  
...doute, mais nous  
...le ciel s'est serv  
...qui eût succombé  
...la misère ou du décour  
...sa bonté, les  
...inimies !...  
Édouard

LE SPECTRE FIAN  
I.  
...d'une des montag  
...romantique coin de  
...du confluent du Me  
...bien des années, bien  
...du baron von Lands  
...craquement tombé en ru  
...les lettres et les noir  
...démêtrés, cependant,  
...l'histoire s'efforçant, e  
...je viens de parler, de  
...tout le pays voi  
...un rimeau desséché  
...ellenbogen et avait re  
...du château, tout l'org  
...l'esprit belliqueux de  
...pénitence à la fortune de  
...s'efforçait encore de  
...apparence de son ar  
...était à la paix, et la  
...abandonné  
...perchés comme de  
...montagnes, et s'était  
...habitations agréables.



une discrétion pleine de coquetterie à se faire désirer par eux au lieu de s'imposer à leur intimité. Mais ses mauvais jours sont oubliés, et, en se trouvant au milieu de cette charmante famille, elle a presque l'illusion de la maternité.

M. Albert <sup>\*\*\*</sup>, maintenant une de nos gloires nationales, vient de terminer pour l'exposition prochaine un immense tableau de bataille, épopée gigantesque qui laisse bien loin derrière elle toutes ses compositions. Il donnera aussi un portrait de Léonie, qui ne sera certainement pas une des œuvres les moins admirées du salon.

En examinant cette carrière d'artiste, une des plus pures de notre époque, les honnêtes gens se réjouissent de ce que le véritable mérite et la probité intacte peuvent réussir sans le secours de l'intrigue, au milieu de ce monde que l'on dit si mauvais. Il nous est arrivé d'entendre exprimer par M. Albert <sup>\*\*\*</sup> lui-même cette consolante opinion.

Il a raison, sans doute, mais nous qui savons de quel humble secours le ciel s'est servi pour donner l'essor à ce génie, qui eût succombé peut-être sous les étreintes de la misère ou du découragement, nous ajouterons que, comme sa bonté, les ressources de la Providence sont infinies!...

Édouard GERNEY.

## LE SPECTRE FIANCÉ.

### I.

Sur le sommet d'une des montagnes de l'Odenwald, sauvage et romantique coin de la haute Allemagne, non loin du confluent du Mein et du Rhin, existait, il y a bien des années, bien des années de cela, le château du baron von Landshort. Aujourd'hui il est entièrement tombé en ruines, et presque enseveli sous les hêtres et les noirs sapins; au-dessus de ces décombres, cependant, on aperçoit la vieille tour de l'horloge s'efforçant, comme l'ancien seigneur dont je viens de parler, de dresser encore la tête pour dominer tout le pays voisin.

Le baron était un rameau desséché de la grande famille de Katzenellenbogen et avait reçu en héritage avec les ruines du château, tout l'orgueil de ses ancêtres. Quoique l'esprit belliqueux de ses pères eût porté grand préjudice à la fortune de sa famille, le baron cependant s'efforçait encore de conserver à sa maison quelque apparence de son ancienne splendeur. Le temps était à la paix, et la noblesse allemande avait généralement abandonné ses vieux châteaux incommodes, perchés comme des aires d'aigles au milieu des montagnes, et s'était construit dans les vallées des habitations agréables. Le baron, lui,

était toujours resté orgueilleusement enfermé dans sa petite forteresse, caressant avec une haine héréditaire toutes les vieilles discordes de famille, en sorte qu'il se trouvait en très mauvais rapport avec quelques-uns de ses plus proches voisins, sous prétexte de dissensions qui avaient existé entre leurs grands, grands-pères.

Le baron n'avait qu'un enfant, une fille, mais la nature, quand elle ne donne qu'un unique enfant, a toujours soin, par compensation, d'en faire un prodige; ainsi en était-il de la fille du baron. Toutes les nourrices, toutes les commères, tous les cousins du pays assuraient son père que dans toute l'Allemagne elle n'avait pas de rivale en beauté, et qui pouvait mieux le savoir qu'eux! De plus, elle avait été mise, avec un soin particulier, sous la surveillance de deux tantes, [vieilles filles, qui avaient passé quelques années de leur jeunesse à l'une des petites cours de l'Allemagne, et étaient initiées à toutes les branches de connaissances nécessaires à l'éducation d'une femme de grande maison. Sous leur conduite, la fille du baron était devenue une merveille accomplie. Vers le temps de ses dix-huit ans, elle brodait dans l'admiration, et avait fait en tapisserie toute l'histoire des saints, et avait mis une telle vigueur dans l'expression de leurs traits qu'on eût dit autant d'âmes en purgatoire. Elle lisait sans trop de difficulté et avait appris à épeler dans plusieurs légendes religieuses et dans presque tous les romans de chevalerie de l'Heldenbuch. Elle avait également fait d'étonnants progrès en écriture, signait son nom sans en oublier une lettre, et si nettement que les tantes pouvaient le lire sans recourir à leur lunettes. Elle excellait à faire d'élégantes petites babioles, et des ouvrages de femme de toute espèce, était habile dans toutes les danses les plus difficiles de l'époque, jouait de nombreux airs sur la harpe et la guitare, et savait par cœur toutes les tendres ballades des Minnelieders.

Ses tantes ayant même été de grandes coquettes dans leur jeunesse, étaient un choix admirable comme gardiens vigilants et censeurs sévères de la conduite de leur nièce, car il n'est pas de duègne plus rigide, plus prudente et plus inexorable sur le décorum qu'une coquette surannée. Rarement on la perdait de vue; elle n'allait jamais dans les domaines du château, à moins d'être bien accompagnée, ou plutôt bien espionnée. C'étaient de continuelles leçons sur la décence la plus rigoureuse et sur l'obéissance passive; et quant aux hommes... bast!... on l'avait habituée à les tenir à telle distance et dans un mépris si absolu, qu'à moins d'y être dûment autorisée, elle n'eût pas jeté les yeux sur le plus beau cavalier du monde! non, pas même s'il fût tombé mourant à ses pieds.



Les bons effets de ce système d'éducation se laissaient voir à merveille; la jeune fille était un modèle irréprochable de docilité. Alors que d'autres usaient leurs grâces dans l'éclat du monde, et s'exposaient à laisser leurs plumes aux ronces des plaisirs et des futiles amusements, sa fraîcheur et sa beauté de femme, à elle, étaient écloses timidement sous la protection de ces immaculées vierges, comme un bouton de rose qui fleurit au milieu d'épines qui le gardent. Les tantes contemplaient leur nièce avec orgueil et enthousiasme, et se vantaient que, tandis que toutes les autres jeunes filles pouvaient s'égarer dans le monde, Dieu merci, rien de semblable n'arriverait à l'héritière de Katzenlenbogen.

Mais si le baron avait été privé d'une plus longue lignée d'enfants, son état de maison n'en était pas pour cela plus réduit, car la Providence l'avait enrichi d'une multitude de parents pauvres. Ils étaient tous marqués d'un cachet commun aux parents pauvres : ils professaient un attachement extraordinaire pour le baron, et saisissaient toutes les occasions possibles de venir en foule égayer le château. Toutes les fêtes de famille étaient célébrées par ces bonnes gens aux dépens du baron, et, après s'être bien repus de bonne chère, ils déclaraient que rien sur la terre n'était délicieux comme ces réunions du foyer, ces joies du cœur.

Le baron, quoique petit de taille, avait une grande âme qu'enflait encore volontiers sa conviction d'être le plus grand homme du petit monde au milieu duquel il vivait. Il aimait à débiter de longues histoires sur le compte des vieux guerriers ses ancêtres dont les portraits refrognés l'entouraient accrochés le long des murs, et il ne trouvait pas d'auditeurs comparables à ceux qui se nourrissaient aux dépens de sa bourse. Il avait beaucoup donné dans le merveilleux, et croyait fermement à toutes les histoires fantastiques dont abondent chaque vallée, chaque montagne de l'Allemagne. La foi de ses hôtes dépassait la sienne; les yeux et la bouche béants, ils écoutaient attentivement tous ces récits surnaturels, et ne manquaient jamais de montrer de l'étonnement, même pour un conte qu'ils entendaient pour la centième fois. Ainsi vivait le baron von Landshort, l'oracle de sa table, le monarque absolu de son petit territoire, et heureux par-dessus tout de la persuasion qu'il était l'homme le plus sage de son temps.

## II.

Au point où nous en sommes arrivés de cette histoire, il y avait grande réunion de famille au château pour une affaire de la plus haute importance, il

s'agissait de recevoir le fiancé destiné à la fille du baron. Des négociations avaient eu lieu à ce sujet entre le père et un vieux gentilhomme de Bavière, pour conjoindre, par le mariage de leurs enfants, la dignité de leurs maisons. Les préliminaires en avaient été conduits avec toute la délicatesse convenable. Les jeunes gens se trouvaient unis sans s'être vus, et l'époque de la cérémonie avait été arrêtée. Le jeune comte von Altenburg fut rappelé de l'armée dans ce but, et il se dirigeait alors vers le château du baron pour recevoir sa fiancée. On avait même eu des lettres de lui, venant de Wurtzbourg où il se trouvait momentanément retenu, marquant le jour et l'heure de son arrivée.

Le château était en émoi pour lui préparer une réception convenable. La belle fiancée avait été parée avec un soin extraordinaire. Les tantes avaient dirigé sa toilette, et s'étaient querellées toute la matinée sur chacun des articles qui la composaient. La jeune fille profita de leur désaccord pour suivre l'impulsion de son propre goût, et heureusement il était bon. Elle était aussi jolie qu'une fiancée peut souhaiter de l'être, et l'émotion de l'attente rehaussait l'éclat de ses charmes.

La rougeur répandue sur sa figure et sur son col, son sein légèrement agité, ses yeux de temps en temps perdus dans la rêverie, trahissaient le doux tumulte qui agitait son petit cœur. Les tantes rôdaient continuellement autour d'elle, car des tantes vieilles filles sont enclines à prendre beaucoup d'intérêt à des affaires de cette nature. Elles lui donnaient des conseils bien précis sur la manière de se tenir, sur ce qu'elle aurait à dire, comment enfin elle devait recevoir le fiancé attendu.

Le baron n'était pas moins occupé des préparatifs. A la vérité, il n'avait exactement rien à faire, mais c'était un petit homme naturellement bouillant et actif, et il ne pouvait rester les bras croisés alors que tout le monde était en mouvement. Il parcourait le château du grenier à la cave, avec un air d'extrême inquiétude; continuellement il dérangeait les domestiques de leur ouvrage pour leur recommander de la diligence; on entendait sa voix dans toutes les salles, dans toutes les chambres; il était aussi inutilement remuant et ennuyeux qu'une mouche bleue dans une chaude journée d'été.

Pendant ce temps on avait tué le veau gras, les forêts avaient retenti des clameurs de la chasse; la cuisine était bondée de bonne chère, les celliers avaient rendu des océans de vin du Rhin et de vin de Ferné; et même la grande tonne de Mendelbourg avait été mise à contribution. Tout était prêt pour recevoir l'homme distingué suivant le véritable esprit de l'hospitalité allemande; mais l'hôte tardait à faire son apparition. L'heure succédait à l'heure.



Le soleil qui avait versé ses derniers rayons sur la riche forêt de l'Odenwald, brillait en ce moment aux sommets des montagnes. Le baron monta sur sa plus haute tour, et chercha des yeux dans l'espoir de découvrir à distance le comte et sa suite. Une fois il crut l'apercevoir; le son du cor lui arriva de la vallée répété par les échos de la montagne. Il vit dans le lointain un grand nombre de cavaliers qui s'avançaient lentement sur la route; mais, arrivés jusqu'aux pieds de la montagne, ils tournèrent brusquement dans une direction opposée. Le dernier rayon du soleil avait disparu, les chauves-souris commençaient à voler dans le crépuscule, la route devenait de plus en plus obscure, et l'on n'y distinguait plus personne que de temps en temps un paysan qui revenait de son travail.

Pendant que le château de Landshort était dans cet état de perplexité, une scène très intéressante se passait dans une autre partie de l'Odenwald.

### III.

Le jeune comte von Altenburg cheminait tranquillement de ce pas paisible dont marche vers le mariage un homme de qui les amis se sont chargés de tous les embarras et de toutes les incertitudes d'une cour à faire, et qui sait qu'au bout de son voyage, une fiancée l'attend aussi sûrement qu'un bon diner. Il avait rencontré à Wurtzburg un jeune compagnon d'armes avec lequel il avait servi quelque temps sur la frontière, Herman von Starckenfaust, une des plus courageuses mains, un des plus dignes cœurs de la chevalerie allemande, et qui s'en revenait alors de l'armée. Le château de son père n'était pas très éloigné de la vieille forteresse de Landshort, mais des rancunes héréditaires rendaient les deux familles hostiles et étrangères l'une à l'autre.

Dans les chauds épanchements de leur reconnaissance, les jeunes amis se rappelèrent toutes les aventures, tous les événements de leur passé, et le comte narra l'histoire détaillée de son futur mariage avec une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, mais qu'on lui avait dit être d'une beauté ravissante.

Comme les deux amis suivaient la même route, ils convinrent d'achever ensemble le voyage, et afin de le faire plus à loisir, ils étaient partis de Wurtzburg de bonne heure, après que le comte eut expliqué à ses gens la direction à prendre pour le suivre et le rejoindre.

Ils trompaient l'ennui du chemin en se rappelant les aventures de leur vie militaire, mais le comte par moment devenait un peu fatigant à l'endroit de la célébrité des charmes de sa fiancée, et du bonheur qui l'attendait.

En causant ainsi ils étaient entrés dans les montagnes d'Odenwald, et traversaient un des bois les plus solitaires et les plus épais. Il est bien connu que les forêts de l'Allemagne ont toujours été aussi infestées de brigands que ses châteaux de fantômes, et, à cette époque, les premiers étaient particulièrement nombreux par suite du congédiement de hordes de soldats qui erraient dans le pays. Il ne paraît donc pas extraordinaire que les deux cavaliers aient été attaqués par une bande de ces brigands, dans le milieu de la forêt. Ils se défendirent courageusement, mais ils étaient sur le point de succomber, quand la suite du comte arriva à leur secours. A cette vue les brigands prirent la fuite, mais non pas avant que le comte n'eût reçu une blessure mortelle. On le rapporta doucement et avec précaution à la ville de Wurtzburg, et on appela auprès de lui un moine du couvent voisin, réputé pour son habileté à soigner également le corps et l'âme; mais la moitié de sa science était superflue, les moments de l'infortuné comte étaient marqués.

D'une voix mourante, il supplia son ami de retourner immédiatement au château de Landshort, et d'expliquer la fatale cause qui l'empêchait de tenir parole à sa fiancée. Sans être le plus ardent des amoureux, il était un homme des plus ponctuels, et il paraissait extrêmement soucieux que sa mission fût promptement et courtoisement remplie.

— A moins que cela ne soit fait, avait-il dit, je ne reposerai pas en paix dans ma tombe.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton tout à fait solennel. Une telle requête, dans un moment si imposant, n'admettait pas d'hésitation. Starckenfaust s'efforça de le calmer, lui promit sur l'honneur d'accomplir son vœu, et lui tendit la main comme gage solennel. Le mourant la pressa en signe de reconnaissance, mais tomba bientôt en délire, dit des folies à propos de sa fiancée, de ses engagements, de sa parole donnée, ordonna qu'on lui préparât son cheval qu'il voulait monter pour se rendre au château de Landshort, et expira en faisant un mouvement comme s'il sautait en selle.

Starckenfaust poussa un soupir, laissa tomber une larme de soldat sur le sort prématuré de son camarade, et réfléchit à la redoutable mission qu'il avait reçue. Son cœur était triste, sa tête pleine d'inquiétude; car il devait se présenter comme un hôte malvenu au milieu de gens hostiles et dont il allait troubler la joie en apportant des nouvelles fatales à leurs espérances. Cependant une voix qui chuchottait en son cœur lui inspirait la curiosité de voir cette beauté de Katzenellenbogen dont la réputation était parvenue si loin, et que tant de vigilance avait dérobée au monde, car il était admirateur passionné du sexe, et il y avait dans son caractère



quelque chose d'excentrique et d'entreprenant qui le rendait épris de toute aventure extraordinaire.

Avant de partir, il prit avec les saints frères du couvent tous les arrangements nécessaires pour les funérailles de son ami qui devait être enterré dans la cathédrale de Wurtzburg à côté de ses illustres aïeux, et la suite affligée du comte se chargea de ses restes.

#### IV.

Il est maintenant grand temps que nous revenions à l'antique famille de Katzenellenbogen qui s'impatientait d'attendre son hôte, et plus encore le dîner, ainsi qu'au digne petit baron que nous avons laissé grimper sur la tour de l'horloge.

La nuit était close, et l'hôte n'arrivait point. Le baron était descendu de sa tour désespéré. Le banquet, qui avait été remis d'heure en heure, ne pouvait être retardé. Les mets étaient déjà brûlés, le cuisinier à l'agonie, et toute la maison semblait une garnison réduite par la famine. Le baron, malgré lui, fut obligé de donner l'ordre d'ouvrir la fête sans attendre l'hôte. On se mit à table, et au moment de commencer, le son d'un cor qui se fit entendre en dehors de la porte annonça l'approche d'un étranger. Une autre longue fanfare remplit de ses échos les vieilles cours du château, et fut répétée par la sentinelle du haut des murailles. Le baron se hâta d'aller au-devant de son futur gendre.

Le pont-levis avait été abaissé, et l'étranger se trouvait devant la porte. C'était un grand beau cavalier monté sur un cheval noir. Sa figure était pâle, mais il avait le regard ardent et romantique, et un air de profonde mélancolie. Le baron fut un peu mortifié qu'il arrivât seul et dans un équipage aussi simple. Sa dignité en fut un moment froissée, et il se sentit disposé à le considérer comme ayant particulièrement manqué de convenance dans cette importante occasion à l'importante famille à laquelle il allait s'unir. Il se calma cependant en s'arrêtant à cette idée que ce pouvait bien être l'impatience de la jeunesse qui l'avait poussé à devancer sa suite.

— Je suis peiné, dit l'étranger, de venir vous troubler d'une manière aussi inopportune.

Ici le baron l'interrompit par un déluge de compliments et de félicitations; car, pour dire vrai, il était très fier de sa courtoisie et de son éloquence. L'étranger essaya une fois ou deux, mais ce fut en vain, d'arrêter ce torrent de paroles; aussi baissa-t-il la tête, résigné à le laisser passer dessus. Le baron cependant s'était arrêté, ils étaient parvenus à la cour intérieure du château, et l'étranger allait de nouveau prendre la parole, quand il fut encore une fois interrompu par l'arrivée de la partie féminine de

la famille conduisant la fiancée émue et rougissante. Il la regarda un moment comme en extase, on eût dit que son âme tout entière rayonnait dans ce regard pour s'attacher sur cette figure charmante. Une des vieilles tantes lui souffla quelque chose à l'oreille, elle fit un effort pour parler, ses yeux bleus humides se levèrent timidement, jetèrent un regard inquisiteur sur l'étranger, et se baissèrent de nouveau vers la terre. Les mots s'éteignirent en chemin, mais le doux sourire qui se joua sur les lèvres, et la tendre rougeur de ses joues montrèrent que ses yeux n'avaient pas été mécontents. Il était impossible qu'une jeune fille arrivée à l'âge friand de dix-huit ans, fort bien prédisposée au mariage, ne fût pas satisfaite d'un si beau cavalier.

L'heure avancée à laquelle l'hôte était arrivé ne laissait plus le temps d'entrer en conférence. Le baron avait été péremptoire à cet égard, et avait remis au lendemain matin tout entretien particulier; il ouvrit donc la marche pour retourner au festin resté intact.

Le repas avait été servi dans la grande salle du château. Tout autour des murs pendaient les portraits favoris des héros de la famille de Katzenellenbogen, ainsi que les trophées qu'ils avaient rapportés des champs de bataille et de la chasse. Des cuirasses bosselées, des morceaux de lances, des étendards déchirés, se trouvaient mêlés aux butins de la chasse; des mâchoires de loups, des dents d'ours grimaçaient horriblement au milieu des arcs et des haches de combat; et une longue paire de cornes de cerf étendait ses branches majestueuses jusqu'au milieu de la salle.

Le chevalier ne s'inquiéta que peu de la compagnie et de la conversation. Il goûta à peine au repas, et paraissait absorbé dans son admiration pour la fiancée. Il causait avec elle à voix basse de manière à ne pouvoir être entendu, car le langage de l'amour n'est jamais bruyant; mais quelle femme à l'oreille assez dure pour ne pas saisir les plus légers chuchotements d'un amoureux! Il y avait dans ses manières un mélange de gravité et de tendresse qui paraissait vivement impressionner la jeune fille. Elle rougissait ou pâlisait en l'écoutant avec une profonde attention. De temps à autre elle répondait quelques mots en tremblant, et quand les yeux du jeune chevalier venaient à se détacher d'elle, elle jetait un long regard de côté sur sa figure romantique, et poussait un léger soupir de tendre bonheur. Il était évident que le jeune couple était complètement énamouré. Les tantes qui étaient profondément versées dans les mystères du cœur, déclarèrent qu'ils étaient tombés épris l'un de l'autre à première vue.

La fête se passa gaiement, ou tout au moins bruyamment, car les hôtes étaient doués de ces so-



lides appétits que donnent des bourses peu garnies et l'air des montagnes. Le baron raconta ses meilleures et ses plus longues histoires; il n'avait jamais été si bien en verve, et n'avait jamais produit tant d'effet. S'il racontait quelque chose de merveilleux, ses auditeurs tombaient dans l'étonnement; si c'était quelque chose de plaisant, ils ne manquaient pas de rire exactement à l'endroit qu'il fallait. Le baron, il est vrai, comme la plupart des grands hommes, avait trop de dignité pour se permettre une plaisanterie qui ne fût bien émoussée, mais elle était toujours accompagnée d'une rasade d'excellent hockheimer, et même une plaisanterie gazée lancée à sa propre table, servie avec un bon vieux vin, est toujours irrésistible. Beaucoup de bonnes choses furent dites par de plus pauvres et de plus piquants esprits qui ne seraient pas dignes d'être répétées, si ce n'est en pareilles occasions; à quelques paroles malicieuses, chuchotées à leurs oreilles, les dames avaient été prises d'un rire presque convulsif qu'elles cherchaient à dissimuler; et un ou deux couplets chantés par un pauvre, mais gai et bien rond cousin du baron, avaient littéralement forcé les vieilles tantes à se cacher derrière leurs éventails.

## V.

Au milieu de toute cette joie, l'hôte étranger avait conservé une gravité singulière et tout à fait déplacée. Sa figure se décomposait de plus en plus, à mesure que la soirée s'avancait; et, chose qui parut étrange, même les bons mots du baron ne semblaient le rendre que plus mélancolique. Tantôt il était pensif, tantôt ses yeux hagards et errants sans cesse, dénotaient un esprit mal à l'aise. Sa conversation avec la fiancée devenait de plus en plus empressée et mystérieuse. Des nuages commencèrent à voiler la belle sérénité du front de la jeune fille, et son corps charmant frissonnait de terreur.

Tout cela ne pouvait échapper à la société. La gaieté avait fui devant l'inexplicable tristesse du fiancé; les esprits étaient abattus, les chuchotements, les regards se croisaient, accompagnés de mouvements d'épaules et de signes de tête dubitatifs. Les chansons et les rires devenaient de moins en moins fréquents; il y avait dans les conversations de pénibles interruptions auxquelles succédaient enfin des contes bizarres et des légendes fantastiques. Un récit étrange en amenait un autre plus étrange, et le baron avait presque provoqué l'évanouissement de quelques-unes des dames en racontant l'histoire du cavalier fantôme qui avait enlevé la belle Léonora, une histoire terrible, mais vraie qui a été depuis mise en excellents vers, que tout le monde a lue et à laquelle croit tout le monde.

Le fiancé écouta ce conte avec une profonde attention. Ses yeux étaient ardemment fixés sur le baron, et, au moment où l'histoire tirait vers sa fin, il commença à se lever peu à peu de son siège, grandissant de plus en plus, au point qu'aux regards émerveillés du baron, il parut un géant haut comme une tour. Dès que l'histoire fut terminée, il poussa un profond soupir, et fit un solennel adieu à toute la compagnie.

Tout le monde resta stupéfait, le baron semblait exactement frappé de la foudre. — Quoi! quitter le château à minuit, quand tout était prêt pour sa réception..., quand une chambre était à sa disposition s'il désirait se retirer.

L'étranger secoua la tête tristement et mystérieusement.

— Cette nuit, il me faut une autre chambre que celle-là pour reposer ma tête.

Il y avait dans cette réponse et dans le son de voix qui l'accompagnait quelque chose qui fit tressaillir le cœur du baron, mais il rappela ses forces, et renouvela ses offres d'hospitalité.

L'étranger secouait la tête silencieusement, mais d'une manière positive, à chaque proposition, et, après avoir salué la compagnie, il sortit lentement de la salle. Les vieilles tantes étaient littéralement pétrifiées; la fiancée laissa tomber sa tête, et une larme s'échappa de ses yeux.

Le baron suivit l'étranger dans la grande cour du château, où le noir coursier frappait la terre du pied et hennissait d'impatience. Quand ils eurent atteint le portique dont l'arcade profonde était à peine éclairée par un fanal, le chevalier s'arrêta, et, s'adressant au baron d'un son de voix sourd que la voûte rendait plus sépulcral encore :

— Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je dois vous expliquer la cause de mon départ. J'ai un solennel, un indispensable engagement...

— Eh quoi! dit le baron, ne pouvez-vous envoyer quelqu'un à votre place?

— Cet engagement n'admet pas de remplaçant; il faut que je le remplisse en personne, il faut que j'aille à la cathédrale de Wurtzburg.

— Soit, dit le baron qui commençait à perdre la tête, mais pas avant demain... demain vous y conduirez votre fiancée...

— Non! non! répliqua l'étranger d'une voix dix fois plus solennelle encore; il ne peut être question de fiancée dans cet engagement. Les vers! les vers m'attendent. Je suis un homme mort, j'ai été tué par des brigands; mon corps repose à Wurtzburg, à minuit on doit m'enterrer... Ma tombe m'attend, il faut que je m'y rende!

Puis il s'élança sur le dos de son noir coursier, franchit le pont-levis, et le bruit des pas de son che-



val se perdit dans le sifflement des brises de la nuit.

Le baron retourna à la salle du festin dans la plus grande consternation, et raconta ce qui s'était passé. Deux dames s'évanouirent, d'autres tombèrent malades de l'idée d'avoir dîné avec un spectre. Quelques-unes pensèrent que ce pouvait bien être le farouche chasseur si célèbre dans la légende allemande. D'autres parlaient des gnômes des montagnes, des démons des bois et autres êtres surnaturels avec lesquels on a si souvent et de temps immémorial poursuivi les bonnes gens de l'Allemagne. Un des pauvres parents du baron s'avisait de supposer que cette fuite soudaine du jeune chevalier pouvait bien n'être qu'un mauvais tour, et que tout le mystère de ce caprice semblait s'accorder avec le caractère si mélancolique du personnage. Cette motion cependant attira sur son auteur l'indignation de toute la compagnie, et surtout du baron qui voyait dans le fugitif quelque chose d'un peu mieux qu'un infidèle; en sorte que le pauvre parent fut obligé d'abjurer son hérésie aussi promptement que possible, et de rentrer dans la foi des vrais croyants.

Mais, quelques doutes qui restèrent, ils furent complètement détruits le lendemain par l'arrivée de lettres bien officielles, confirmant la nouvelle de la mort du jeune comte, et ses funérailles qui avaient eu lieu à la cathédrale de Wurtzbourg. On peut bien s'imaginer le trouble qui régnait au château. Le baron s'était enfermé dans sa chambre. Ses hôtes, qui étaient venus pour se réjouir avec lui, pensèrent ne pouvoir pas l'abandonner dans sa détresse. Ils se répandirent dans les cours, ou s'assemblèrent en groupes dans la salle, secouant la tête et haussant les épaules en signes de la part qu'ils prenaient au chagrin d'un si digne homme; ils restèrent à table plus longtemps que de coutume, ils mangèrent et burent plus que jamais, afin de se reconforter l'esprit. Mais la position de la fiancée veuve était la plus digne de pitié. Perdre un mari avant même de l'avoir possédé! Et quel mari! Spectre il était si noble et si gracieux! que devait-il être vivant? Elle remplissait ainsi la maison de lamentations.

## VI.

Pendant la nuit qui suivit le second jour de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre accompagnée d'une de ses tantes qui avait insisté pour lui tenir compagnie la nuit. La tante qui était une des meilleures conteuses d'histoires de fantômes de toute l'Allemagne, en avait précisément entrepris une de ses plus longues, et avait fini par s'endormir au milieu de son récit. La chambre était isolée et donnait sur un petit jardin. La nièce regardait pensivement les rayons de la lune qui venait de se lever et se jouait

sur les feuilles d'un tremble placé devant la croisée. L'horloge du château venait de sonner minuit, quand une douce musique se fit entendre du jardin. La jeune fille sauta promptement à bas de son lit, et s'avança légèrement vers la fenêtre. Un corps immense se tenait caché dans l'ombre des arbres. Au moment où il leva la tête, un rayon de lune tomba sur sa figure. Ciel et terre! elle avait vu le spectre fiancé! Un grand cri en même temps frappa son oreille, et sa tante qui s'était éveillée au son de la musique et l'avait suivie silencieusement à la fenêtre, se jeta dans ses bras. Elle regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

Des deux femmes, c'était la tante qui alors réclamait le plus de soin, car la frayeur l'avait complètement mise hors d'elle-même. Quant à la jeune fille, il y avait quelque chose même dans le spectre de son fiancé qui le lui rendait cher. C'était toujours une image de la beauté humaine, quoique le fantôme d'un homme ne soit guère de nature à satisfaire les affections et l'espoir d'une jeune fille.

La tante déclara qu'elle ne voulait plus jamais coucher dans cette chambre; la nièce, au contraire, se révolta et déclara aussi fermement que possible qu'elle n'habiterait pas d'autre appartement du château, et il en résulta qu'elle dut y rester seule; mais elle obtint de sa tante la promesse de ne point parler de l'histoire du spectre, sans quoi ce serait la priver du seul triste plaisir qui lui restât sur la terre, celui d'habiter la chambre sur laquelle l'ombre tutélaire de son fiancé passait ses veilles.

Combien de temps la bonne vieille dame eût-elle tenu parole, c'est ce qu'on ne peut savoir: car elle aimait furieusement à raconter du merveilleux, et c'est toujours un triomphe que d'être le premier à dire une histoire épouvantable. Cependant on cite encore dans tout le voisinage, comme un exemple mémorable de discrétion féminine, qu'elle ait conservé le secret pendant une semaine entière; mais elle fut relevée subitement de son silence, par la nouvelle apportée un matin à déjeuner, que la jeune fille ne se retrouvait plus. Sa chambre était déserte, le lit n'avait point été défait, la croisée était ouverte, l'oiseau avait pris son vol.

L'étonnement, la consternation avec lesquels cette nouvelle fut reçue ne se peuvent imaginer que par ceux qui ont assisté au trouble que jette parmi ses amis le malheur d'un grand homme. Les pauvres parents firent même trêve à leurs infatigables travaux de table; la vieille tante dont la langue avait été condamnée au mutisme, se tordit les mains en s'écriant:

— Le fantôme! le fantôme! elle a été enlevée par le fantôme!

En quelques mots alors elle raconta la terrible



scène du jardin, et conclut qu'il fallait que le spectre eût emporté sa fiancée. Cette opinion fut corroborée par le rapport de deux domestiques; ils avaient entendu le bruit du galop d'un cheval au bas de la montagne, vers minuit, et ils ne doutaient pas que ce fût le spectre qui sur son coursier noir emportait sa fiancée dans la tombe. Tous les assistants admirent cette affreuse probabilité, car des événements de cette nature sont extrêmement communs en Allemagne, ainsi que le prouvent un grand nombre d'histoires authentiques.

Dans quelle triste position se trouvait le pauvre baron! Quel dilemme déchirant pour le cœur d'un père, et pour un membre de l'illustre famille de Katzenellenbogen! ou sa fille unique avait été emportée dans la tombe, ou il devait avoir pour gendre quelque démon des bois, et par conséquent une troupe de diabolins pour petits enfants. Aussi était-il complètement démoralisé, et tout le château en émoi. Les hommes avaient reçu des instructions pour monter à cheval, et parcourir toutes les routes, tous les sentiers, tous les coins de l'Odenwald. Le baron lui-même s'était affublé de ses grosses bottes, avait ceint son épée, et s'appêtait à monter son coursier pour se livrer à des recherches douteuses, lorsqu'il fut arrêté par une apparition nouvelle. On vit s'approcher du château montée sur un palefroi, une femme accompagnée d'un chevalier. Elle franchit la porte au galop, s'élança de son cheval, et, tombant aux pieds du baron, embrassa ses genoux. C'était sa fille perdue, et son compagnon, le spectre fiancé! Le baron était atterré. Il regarda sa fille, puis le spectre, et doutait du témoignage de ses sens. Le dernier aussi était singulièrement changé depuis sa visite au monde des esprits. Son costume était splendide, et sa tournure, noble, mâle et bien proportionnée. Il n'était plus pâle ni mélancolique. Sa belle figure était animée par l'éclat de la jeunesse, et la joie rayonnait dans ses grands yeux noirs.

Le mystère fut bientôt éclairci. Le chevalier (car en vérité, vous devez l'avoir deviné tout le temps, ce n'était pas un fantôme) s'annonça comme étant le sire Herman von Starkenfaust. Il rapporta son aventure avec le jeune comte, il dit comment il s'était empressé de venir au château pour annoncer la fatale nouvelle, mais comment aussi l'éloquence du baron l'avait interrompu chaque fois qu'il allait ouvrir la bouche pour rendre compte de sa mission. Il raconta comment, en voyant la fiancée, il avait été entièrement captivé, et comment, pour passer quelques heures de plus auprès d'elle, il avait souffert que la méprise se continuât. Il ajouta qu'il s'était trouvé extrêmement embarrassé pour opérer une retraite décente, jusqu'à ce que les histoires fantastiques du baron lui eussent suggéré son excentrique

sortie, et que, redoutant les vieilles hostilités de famille, il avait usé de ruse pour renouveler ses visites en se cachant dans le jardin sous les croisées de la jeune fille; il expliqua enfin comment il avait prié, réussi, emporté en triomphe, et enfin épousé la belle fiancée.

Dans toute autre circonstance le baron eût été inflexible, car il était rigoureux en fait d'autorité paternelle, et profondément imbu des haines de famille; mais il adorait sa fille, il s'était désolé lorsqu'il l'avait crue perdue, il était heureux de la retrouver vivante; et, quoique son mari appartenait à une maison ennemie de la sienne, cependant ce n'était pas, Dieu merci, un fantôme! Il y avait, il faut l'avouer, quelque chose qui ne s'accordait pas bien avec ses idées sur la vérité rigoureuse, dans la plaisanterie qu'avait faite le chevalier de se donner pour un mort; mais plusieurs de ses amis alors présents et qui avaient servi à la guerre lui assurèrent qu'en certain cas tous les stratagèmes étaient permis, et que le jeune chevalier était d'autant plus excusable qu'il revenait de l'armée.

Tout s'arrangea donc heureusement. Le baron donna sa bénédiction au jeune couple; les fêtes recommencèrent au château; les pauvres parents accueillirent ce nouveau membre de la famille avec une excessive tendresse; il était si beau, si généreux et... si riche! Les tantes furent, il est vrai, quelque peu scandalisées de ce que leur système de stricte réclusion et de passive obéissance eût produit de si mauvais résultats, mais elles attribuèrent cela à la négligence qu'elles avaient eue de ne point mettre de grillages aux croisées. L'une d'elles surtout fut très mortifiée que son histoire merveilleuse ait été perdue, et que le seul spectre qu'elle eût jamais vu eût tourné en contrefaçon. Quant à la nièce, elle paraissait parfaitement heureuse, et ainsi finit l'histoire.

Xavier EYMA.

#### BLUETTES ET BOUTADES.

.. L'amour est un extrême; aimer moins, c'est déjà ne plus aimer.

.. La livrée a sauvé plus d'un maître de l'affront d'être pris pour son valet.

.. Moins on a de pouvoir, plus on aime à en user.

J. PETIT-SENN;



## BULLETIN DES THÉÂTRES.

Ce n'est pas moi qui ai fait défaut à mon devoir de chroniqueur dramatique ; si le dernier numéro du *Moniteur de la mode* a été privé de ma prose, il faut s'en prendre aux théâtres. Ils étaient satisfaits de leur lot, ils n'ont rien demandé de plus. Depuis lors, quelques affiches ont été modifiées ou augmentées, et je vous en dois compte.

Commençons par l'Opéra, qui a repris avec une grande pompe *Robert le Diable* pour les débuts de deux cantatrices, madame Vandeuve-Duprez et mademoiselle Marie Sax. Vous les connaissez toutes les deux, et elles ont fait leur entrée sur la grande scène lyrique le front chargé de lauriers. Quel que soit le talent charmant et sympathique de mademoiselle Marie Sax, qui avait obtenu un très grand succès au Théâtre-Lyrique et très mérité, il faut bien dire que l'intérêt de cette reprise portait tout entier sur la fille de l'illustre chanteur, sur mademoiselle Duprez, qui venait continuer sur la scène de l'Opéra la glorieuse carrière qu'y a parcourue son père. Mademoiselle Duprez est une digne fille du grand chanteur, tout le monde le lui avait déjà dit, et elle l'avait déjà prouvé à tout le monde, ce qui vaut encore mieux. Son apparition à l'Opéra a été saluée d'acclamations ; le pont d'or que lui faisaient les sympathies du public a été franchi par elle avec un talent qui a justifié cet accueil enthousiaste. Les rappels ont succédé aux applaudissements ; ce n'était pas une victoire, c'était un triomphe que remportait mademoiselle Duprez. Ce nom va donc de nouveau briller sur les affiches de l'Opéra avec l'éclat et le retentissement qu'il y a montrés pendant de si longues années ! La représentation de *Robert* a été remarquable en outre de ce succès hors ligne, et d'abord une bonne part en revient à mademoiselle Marie Sax, à Gueymard, à Obin.

A l'Opéra-Comique, le grand intérêt, le grand succès et la grande joie ont été dans le retour au bercail de deux jolies et brillantes transfuges de ce théâtre, mademoiselle Marimon et madame Faure-Lefebvre. La première a fait sa rentrée dans les *Diamants de la couronne*, et la seconde dans le *Petit chaperon rouge*. M. Beaumont est en train de réparer glorieusement les fautes et les erreurs de son prédécesseur ; il rappelle un à un autour de lui les artistes qui s'étaient éloignés de son théâtre ; il est homme, assure-t-on, à les y retenir ; le public l'aidera en cette tâche, il y peut compter.

Au Théâtre-Français on s'apprête à la première représentation de l'*Africain* ; il est probable qu'à l'apparition de ce numéro ce sera chose faite. Mademoiselle Figeac a été reçue sociétaire du Théâtre-Français.

Décidément les auteurs dramatiques morts valent mieux que les vivants. On se rappelle le succès obtenu à la Porte-Saint-Martin par la *Closerie des Genets* de Frédéric Soulié ; les *Etudiants* du même auteur, sur le même théâtre, menacent de poursuivre une carrière au moins

égale. Les *Etudiants* ont remplacé avec un avantage marqué le *Gentilhomme de la montagne*.

La grande émotion dramatique de ces temps récents a été la représentation de *Ce qui plaît aux femmes*, de M. Ponsard. A la troisième représentation la pièce a été défendue par ordre supérieur, puis rendue au théâtre. Nous n'enregistrons son court passage dans ce monde que pour mémoire.

Le *Bataillon de la Moselle* va être prochainement relevé de sa faction au Cirque et remplacé par une féerie, la *Poule aux œufs d'or*.

Le théâtre du Palais-Royal a donné une pièce dont je me bornerai à vous citer le titre : les *Mémoires de Mimi-Bamboche*. De la pièce je ne vous parlerai point, ne l'ayant point voulu voir. Le même motif qui m'a empêché de lire les *Mémoires* d'où sont tirés ces cinq actes m'a interdit d'aller voir ceux-ci. Je n'ai voulu encourager ni le livre (si l'on peut appeler cela un livre), ni la pièce (si l'on peut appeler cela une pièce), par l'appoint de mon écu chez le libraire, ni par le bénéfice de mes entrées au théâtre. Que les auteurs qui ont tant d'esprit dont ils peuvent faire un meilleur usage, me le pardonnent !

Pierre OBEY.

## Distribution des prix du Concours général.

La distribution des prix est toujours une solennité de famille, et nous ne pouvons nous dispenser de consigner celle du grand concours qui a eu lieu le 9 août à la Sorbonne, avec toute la pompe accoutumée, sous la présidence du ministre de l'instruction publique. A onze heures, les portes ont été ouvertes. Les Facultés de théologie, de droit, de médecine, des sciences et des lettres sont entrées vers onze heures et demie avec le cérémonial habituel. Bientôt après, le conseil départemental de la Seine, ayant à sa tête le préfet de la Seine, le conseil académique de Paris et les inspecteurs généraux, ont occupé les places qui leur étaient réservées.

Sur l'estrade, se trouvaient M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères ; M. le maréchal Magnan, M. Royer, plusieurs membres du corps diplomatique, entre autres l'ambassadeur de la Porte-Ottomane.

M. Boissier, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, a lu un discours latin.

Le ministre a ensuite prononcé un discours interrompu par de nombreux applaudissements. Puis on a précédé à la distribution des prix.

Le prix d'honneur, dans la classe de rhétorique (discours latin), a été remporté par l'élève Filon, du lycée Napoléon.

Le prix d'honneur, dans la classe de mathématiques spéciales, a été décerné à l'élève Fabre, du lycée Saint-Louis.

Le prix d'honneur, dans la classe de logique (dissertation en français), a été remporté par l'élève Waliz, du lycée Charlemagne.

Louis DE SAINT-PIERRE.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.